

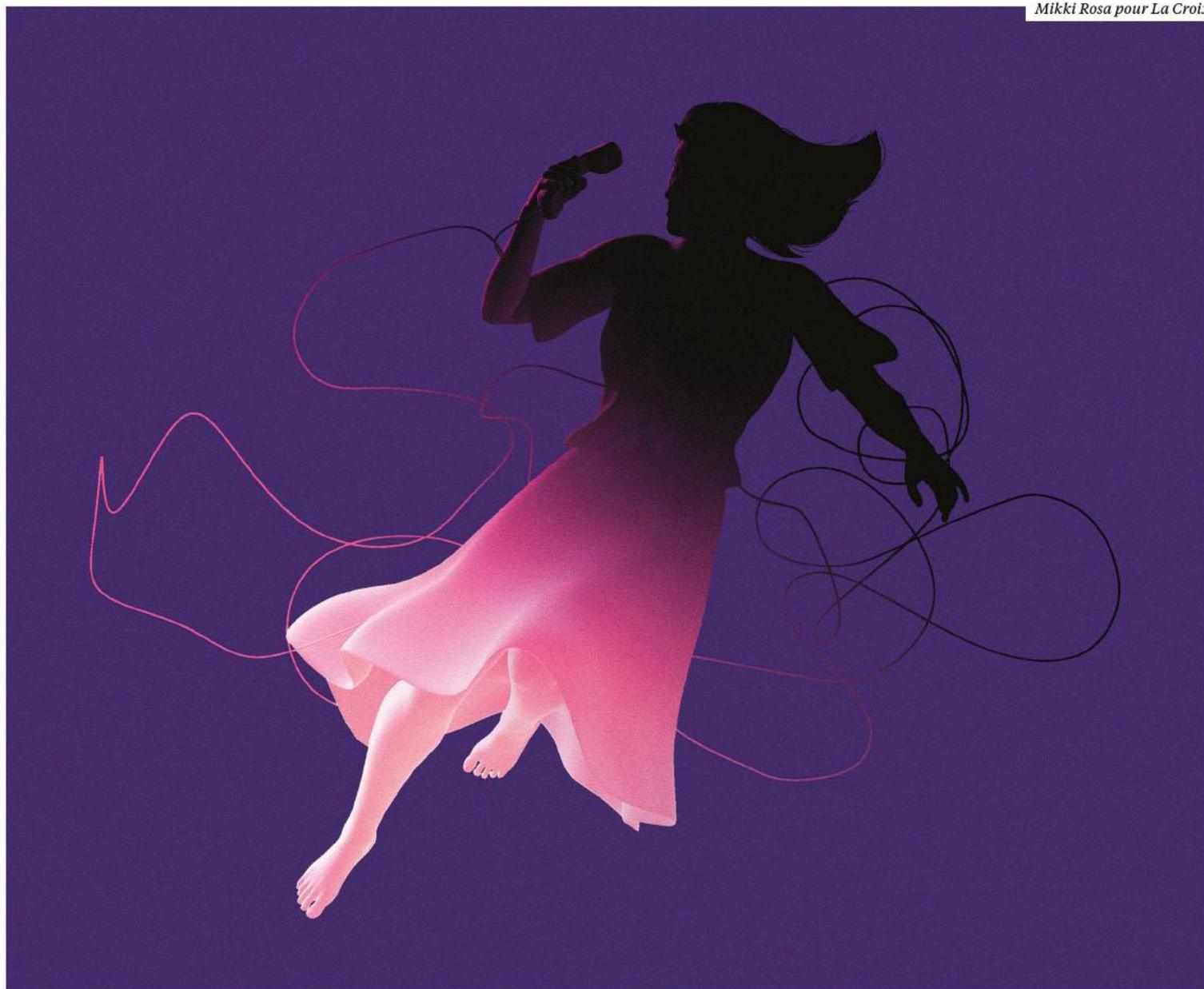


Tout l'été, plongez dans les univers littéraires de six auteurs, à travers des textes inédits publiés en exclusivité dans *La Croix*. Cette semaine, la poétesse et romancière Maryline Desbiolles.

1/5

Il lui arrivait de me téléphoner. Surtout les derniers temps. C'était toujours pour me demander de lui préciser un point grammatical, de vérifier qu'une tournure de phrase n'était pas fautive. Il avait à cœur de libeller correctement les lettres administratives, les seules qu'il écrivait, et il me prenait pour une spécialiste de la langue, la belle langue, la bonne langue, son majordome zélé. Je n'avais pas le cœur de le détromper. Les derniers temps, il était malade, il avait du mal à respirer. Il quittait peu à peu sa raideur, son allure martiale. Et s'il avait voulu les conserver, son appareil respiratoire portable et ses tuyaux dans le nez l'en auraient empêché. Une fois même il avait pleuré. Il était debout sur la première marche de l'escalier qui mène au jardin et il avait pleuré. Tout s'était inversé. J'éprouvais la raideur, la mienne, j'étais incapable d'un geste, d'une parole, sanglée dans la grammaire de la seule langue écrite, et presque ofusquée par ces larmes auxquelles je m'attendais si peu. Il y avait pourtant de quoi pleurer. Il venait de pleuvoir et les nuages bas découvraient soudain le ciel lavé, d'un bleu si justement ciel, et de grandes trouées candides vers le couchant. C'était si poignant de devoir y renoncer.

Il lui arrivait de me téléphoner. Surtout les derniers temps. Il appelait encore sur notre téléphone fixe. Je me rends compte qu'après sa mort nous n'avons plus utilisé ce numéro auquel plus personne ne nous appelait. Je décrochais le combiné dans l'encoignure un peu sombre de la pièce qui n'était peut-être pas encore repeinte en rose. Et il fallait que non seulement je lui donne la réponse juste, mais vite, sans hésiter. Parfois j'y parvenais, mes compétences me le permettaient sans difficulté. Mais parfois aussi je n'étais pas sûre, je trichais,



La Ligne électrique à très haute tension

par Maryline Desbiolles

je tirais sur le fil du combiné tant que je pouvais jusqu'à l'ordinateur et vérifiais vite fait le point de grammaire. Pour rien au monde je n'aurais voulu lui donner une réponse fautive ni même vague, mais tricher, ruser plutôt, je voulais bien. Je voulais bien l'astuce mais pas la fraude. *The trick* mais pas *the cheat*. Je ne me moquais pas de lui, je ne le menais pas en bateau, mais je voulais bien tenter de faire preuve d'intelligence rusée, de *mêtis*, comme il est dit en grec ancien, c'est-à-dire d'habileté, de débrouillardise ou encore de flair. De malice, comme je l'avais entendu dans la bouche d'un menuisier parlant de son jeune ouvrier. Il a la malice.

Pour dire non sa fourberie mais son habileté et sa finesse. Je rusais donc. Et il éprouvait une grande satisfaction à mes réponses nettes et précises, sans appel. Il pouvait du moins compter sur la rectitude de la grammaire et sur la mienne, alors qu'il m'arrivait de zigzaguer pour ne pas perdre la face, pour ne pas chuter, et chuter, on le verra, il ne le fallait sous aucun prétexte.

Que j'écrive des livres ne lui en avait pas imposé. Il s'était méfié, s'était montré goguenard. Il avait pu feuilleter un de mes livres sous mon nez et en relever des mots qu'il trouvait incompréhensibles, trop précieux peut-être. Ce qui n'avait pas manqué de m'atteindre.

Poétiques, disait-il en détachant chaque syllabe. Le mot « touffeur », notamment, qui lui procurait sans doute une excitation qu'il me reprochait de lui procurer, m'accusant implicitement, et la littérature avec moi, d'être fautive de troubles. Mais un jour, alors qu'il me rebattait les oreilles de sa touffeur, je lui démontrais par A + B qu'à cet endroit du livre, qu'à cet endroit de la phrase, je devais utiliser ce mot et seulement ce mot qui n'avait rien à faire avec quelque allusion que ce soit, qu'il était le mot qu'il fallait, précisément, et précisément à sa place.

En vérité, je ne résolvais aucune équation. Je faisais place nette,

j'écartais le trouble de la touffeur, je tentais de donner un sens plus pur à l'un des mots de la tribu. Je ne pouvais pas savoir que si le mot lui avait sauté aux yeux, il ne tarderait pas à le prendre à la gorge, « touffeur » n'étant que la contraction d'« étouffeur ». Je ne pouvais pas savoir que ce mot dont il se moquait, qui le faisait glousser de plaisir, plaisir de me confondre et plaisir tout court, je ne pouvais pas savoir que ce mot, par avance, lui parlait de près, de tout près, et lui annonçait la maladie qui l'emporterait.

À partir de ce jour, à partir de ce qu'on pourrait appeler la mise au point, il abandonna avec moi son ton goguenard. Il se mit à me consulter par téléphone, par la ligne téléphonique bientôt périmée, il se mit à me consulter, et de plus en plus, alors que s'avancait sa fin, pour corriger ses lettres officielles. Et à l'officiel, il s'accrochait tant qu'il pouvait. Il s'adressait à moi comme à l'oracle et je lui délivrais les règles grammaticales, parfois par le truchement de l'ordinateur, je lui découvrais bien plus encore, sans le savoir, par le truchement des mots plus grands que nous.

Dernier livre paru : Il n'y aura pas de sang versé, Éd. Sabine Wespieser, 152 p., 18 €.

À suivre...